

AZAR NAFISI
*La République de
l'imagination*

Σ

« Azar Nafisi raconte son parcours d'intégration aux Etats-Unis et dresse un portrait mordant du pays. »

Hamdam Mostafavi, *Libération*

« C'est le genre de texte auquel on aimerait donner six ou sept petits cœurs, voire une dizaine. »

Hélène Harbonnier-Mercier, *La Voix du Nord*

« Inconfortable, source d'un trouble de la tranquillité fort utile au moment où la censure est presque à la mode sous prétexte d'éviter d'éventuels « traumatismes » au lecteur. »

Alain Lallemand, *Le Soir*

« Cet essai intelligent et sensible est une lecture nécessaire. »

Blandine Hutin-Mercier, *La République du Centre*



IDÉES/

Azar Nafisi

«Aux Etats-Unis, je revis les cauchemars que j'ai eus en Iran»

L'autrice irano-américaine voit avec effroi l'autoritarisme monter aux Etats-Unis. Elle espère un sursaut du peuple américain.

Recueilli par
HAMDAM MOSTAFAVI
Dessin
BENJAMIN ADAM

Professeure de littérature et écrivaine d'origine iranienne exilée aux Etats-Unis, Azar Nafisi a assisté, avec effroi, à la réélection de Donald Trump. Elle dénonce aujourd'hui avec force les attaques contre l'éducation, la littérature et la pensée en général de la part de l'administration Trump, n'hésitant pas à faire la comparaison avec des régimes autoritaires, comme le régime iranien.

De ses années d'enseignante dans la toute jeune république islami-

que, où elle est restée vivre pendant dix-huit ans après la révolution de 1979, Azar Nafisi avait tiré *Lire Lolita à Téhéran*, best-seller international publié en 2003 et traduit en 32 langues, récemment adapté à l'écran avec Golshifteh Farahani. Elle relatait l'histoire d'un groupe de jeunes filles lisant des livres classiques interdits, sous l'impulsion de leur professeure qui se voit progressivement retirer sa liberté d'enseigner. Elle doit alors quitter l'Iran et s'exile aux Etats-Unis en 1997.

Dans *la République de l'imagination*, roman écrit en 2014, mais dont la traduction vient de paraître aux éditions Zulma, Azar Nafisi raconte

son parcours d'intégration aux Etats-Unis et dresse un portrait mordant du pays.

Comment voyez-vous les Etats-Unis aujourd'hui, en comparaison à ce qu'était ce pays quand vous y êtes arrivée ?

Lorsque j'écrivais *la République de l'imagination* en 2014 [traduit en février aux éditions Zulma, ndlr], j'affirmais que si nous continuions comme nous le faisons alors, nous connaîtrions une crise menant à l'autoritarisme. A l'époque, certains m'ont dit qu'il ne fallait pas trop critiquer les Etats-Unis, car c'était mon pays d'accueil. Mais je suis devenue américaine en comprenant ce pays, en l'aimant et en voulant aussi le

changer.

Vous parlez longuement des livres qui vous ont donné envie d'être américaine, livres qui semblent être attaqués aujourd'hui ?

Un aspect particulier de la fiction américaine est qu'elle parle presque toujours des outsiders, des personnes à la marge. Les Etats-Unis n'ont pas, comme l'Europe, une histoire qui remonte à des siècles. Ils doivent donc créer leur propre culture au fur et à mesure. Le livre le plus américain dans le meilleur sens du terme est *les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain. Huckleberry Finn et Jim, dans ce roman, sont un enfant pauvre orphelin et un esclave. Mark Twain fait de ces deux éléments à la marge des héros. Il leur donne une voix qui n'existait pas avant l'écriture de ce roman. Un autre roman visionnaire, c'est *Gatsby le magnifique* de F.S. Fitzgerald, qui nous dit quelque chose sur les riches de ce pays, sur leur négligence, sur la façon dont ils font des dégâts et demandent à d'autres personnes de nettoyer après eux.

Cela ressemble beaucoup à ce qui se passe actuellement aux Etats-Unis...

C'est exactement ça. Cette magnifique fiction nous rappelle qui nous étions, qui nous sommes aujourd'hui et qui nous serons demain. Tom et Daisy Buchanan, dans *Gatsby le magnifique*, ont la même mentalité que les personnes qui détiennent actuellement le pouvoir en Amérique. Ils font preuve de la même négligence. Il y a cette cruauté, celle qui consiste à ne pas voir, à ne pas écouter les autres. Dans les fictions célèbres, les méchants sont ceux qui n'écourent pas, qui n'ont pas d'empathie, qui ne sont pas curieux.

Toutes ces choses que je viens de mentionner s'appliquent aux Etats-Unis d'aujourd'hui. Nous avons pu constater cette cruauté à l'égard

d'un homme salvadorien dont la seule culpabilité est d'être originaire du Salvador *[en référence à Kilmar Abrego Garcia, expulsé à tort des Etats-Unis par l'administration Trump, devenu cas emblématique des expulsions expéditives en cours, ndlr]*. Je n'arrête pas de me demander : les membres de ce gouvernement, du gouvernement américain, n'ont-ils pas d'enfants ? Ne sont-ils pas des pères et des mères ? Comment peuvent-ils être si cruels ?

La cruauté fait pourtant partie de l'histoire américaine et même de la façon dont le pays a été fondé...

Oui, cette contradiction a toujours existé : d'une part, elle était le pays des rêves. La Déclaration d'indépendance est si belle et si humaine ! Mais cette déclaration a été écrite par des personnes qui possédaient ou avaient possédé des esclaves... Il y a toujours eu ce combat entre ceux qui sont cruels et ceux qui sont empathiques. Malheureusement, les Américains ont oublié leur propre histoire. Ils ne ressentent aucune allégeance à l'idée de l'Amérique. Nous traversons une période très dangereuse, non seulement pour les Etats-Unis, mais pour le monde entier.

Ne pensez-vous pas que cette cruauté si répandue poussera peut-être certains Américains à revenir à une certaine empathie ?

Soit en tant que citoyens du monde, soit en tant que citoyens des Etats-Unis, nous pouvons nous opposer à cet état d'esprit autoritaire qui essaie de prendre le contrôle du pays. On ne peut pas tout reprocher à Trump. Nous sommes également complices. Cela m'évoque une citation de l'écrivain canado-américain Saul Bellow (1915-2005). «*Ceux qui ont survécu à l'épreuve de l'Holocauste, comment survivront-ils à l'épreuve de la liberté ?*»

Il explique que le danger pour une démocratie comme l'Amérique n'est

pas le même que celui d'un pays fasciste ou stalinien, où les exactions sont tellement évidentes et terribles. Mais ce qui menace une société démocratique, c'est une conscience endormie et une atrophie des sentiments. Nous avons cessé d'éprouver de la sympathie pour notre pays.

Nous pouvons revenir en arrière : je vois des signes en ce moment de personnes qui se demandent où nous nous sommes trompés. Un changement de gouvernement ne modifierait pas nécessairement les mentalités. Nous avons affaire à un état d'esprit autoritaire qui nous pousse à vouloir être dans un confort intellectuel. Nous ne voulons pas être «dérangés». L'écrivain américain James Baldwin (1924-1987) avait l'habitude de dire que les artistes sont là pour troubler la paix. C'est leur rôle. C'est pourquoi la littérature peut être perçue dangereuse, car elle parle de la vérité.

La vérité apparaît comme tellement dangereuse lorsqu'on est dans une atmosphère autoritaire. Vous remarquerez que l'une des premières choses que font les dictatures, c'est cibler les femmes, les minorités et la culture. Puis ils commencent à mentir, à confisquer notre histoire, notre identité. Et renoncer à son identité, c'est comme mourir. C'est pourquoi nous, en Iran, avons essayé de préserver notre identité par le biais de la littérature.

Vous avez été professeure toute votre vie, lorsque vous voyez ce qui se passe aujourd'hui aux Etats-Unis, notamment les attaques contre le savoir et l'éducation, comment réagissez-vous ?

Depuis presque un an, je fais les mêmes cauchemars que ceux que je pouvais faire en Iran. Parfois, j'ai des crises d'angoisse. Mais je me dis que je ne peux pas céder à ce sentiment. J'ai survécu grâce aux livres. J'ai survécu grâce aux liens

que les livres m'apportent. Lorsque le peuple iranien a été privé de l'accès au monde, il a continué à en faire partie grâce à sa littérature, à travers ce qu'elle avait de mieux à offrir. Les Iraniens, pour la plupart, ne sont pas d'accord avec les Etats-Unis sur le plan politique, mais ils aiment la culture américaine, celle qui a produit Huckleberry Finn. Je dis donc à mes amis américains que nous devons apprendre des Iraniens. Nous devons apprendre, comme l'explique Václav Havel (1936-2011), des pays comme l'Europe de l'Est ou l'Iran, qui deviennent un miroir dans lequel nous nous voyons à l'extrême. Nous devons nous regarder dans ce miroir et voir ce qui nous arrivera si nous refusons de nous laisser «perturber».

Je dis aux jeunes qu'il est ridicule de dire constamment : «C'est offensant pour moi», «Je suis perturbé», «La vie est troublante». Quand vous dites que les livres de Mark Twain ne devraient pas utiliser le mot «n» [nègre, ndlr], c'est que vous ne pouvez pas regarder la vérité en face. Et que fait Twain ? Il vous force, en utilisant ce mot terrible. Jim, l'esclave, n'est pas battu dans le livre, mais son âme, son cœur ont été agressés, et Twain dit aux lecteurs : «Je vous mets au défi de regarder Huck et Jim dans les yeux et de reconnaître qu'il faut être dérangé pour agir dans le bon sens».

Vous mettez en exergue la difficulté à construire une nouvelle maison aux Etats-Unis, en pensant à ce qui se passe chez vous en Iran ?

Penser à l'Iran, parler de l'Iran, me brise le cœur à chaque fois. Lors de l'épilogue de *Lire Lolita à Téhéran*, j'écris que j'ai quitté l'Iran, mais l'Iran ne m'a jamais quittée. J'ai emporté avec moi trois livres de poésie. L'un d'eux a été écrit par

notre poète classique, Rûmi (1207-1273), un autre par Hafez (1320-1389) et la poétesse féministe,

Forough Farrokhzad (1934-1967). J'ai emporté avec moi ce que l'Iran avait de mieux à offrir. Mon père avait l'habitude de me dire que notre pays est ancien, nous avons été envahis de nombreuses fois, et maintenant nous sommes envahis par ceux qui se disent iraniens, les religieux.

Mais notre identité se trouve dans notre poésie. Au début de la révolution, le nouveau régime faisait tomber les statues de l'ancien régime. Ils ont donc fait tomber la statue du chah et de son père, mais ils ont également voulu faire tomber la statue de notre poète épique Ferdowsi (940 env.-env. 1020) et du poète agnostique Omar Khayyam (1021 env.-env. 1122). Mais cela n'a pas été possible, les gens ne les ont pas autorisés, le régime a dû battre en retraite.

Au nouvel an iranien, le 21 mars, les Iraniens se rendent au sanctuaire des poètes et au sanctuaire du grand roi perse Cyrus (env. 559-env. 530 av. J.-C.) dont le célèbre cylindre marque la première déclaration des droits de l'homme. C'est ainsi qu'ils récupèrent leur identité confisquée.

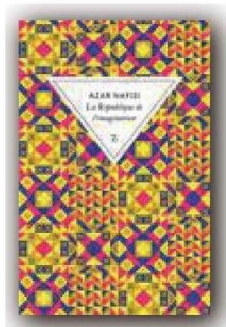
Y a-t-il un livre de fiction qui correspond, selon vous, à la situation actuelle dans le monde ?

Les Mille et Une Nuits. Shéhérazade, la fille du Premier ministre, se porte volontaire pour épouser le roi, alors que celui-ci tue toutes ses épouses au petit matin, suite à la trahison de sa femme. Shéhérazade, chaque soir, lui demande la permission de raconter une histoire, mais elle ne la termine pas. Le roi devient curieux, il veut connaître la suite et ne la tue pas. Pendant mille et une nuits, au travers ses histoires, elle change le roi. Elle rend le roi curieux de la vie des autres.

Cette administration aux Etats-Unis n'a aucune curiosité pour ses pro-

pres habitants, pour leurs besoins. Un bon politicien devrait être capable de se mettre à la place de ses électeurs. Les histoires de Shéhérazade montrent une vision différente du monde, où l'empathie est possible. Les grandes fictions sont toujours synonymes d'empathie. L'histoire de Shéhérazade est la mère de toutes les histoires. Le narrateur est plus important que le politique. Les politiciens autoritaires mentent toujours. Et si la fiction est si dangereuse, c'est parce qu'elle oppose la vérité au mensonge. Il est plus important que jamais de se dresser contre ses mensonges et de clamer la vérité. ♦

«Les Américains ont oublié leur propre histoire. Ils ne ressentent aucune allégeance à l'idée de l'Amérique. Nous traversons une période très dangereuse, non seulement pour eux, mais pour le monde entier.»



ALAMY

**LA RÉPUBLIQUE
DE
L'IMAGINATION**
AZAR NAFISI
Zulma,
384 pp., 10,95 €.



Edition : **1er avril 2025 P.42**
 Famille du média : **PQR/PQD (Quotidiens régionaux)**
 Périodicité : **Quotidienne**
 Audience : **1036000**



Journaliste : **H. H.**
 Nombre de mots : **162**

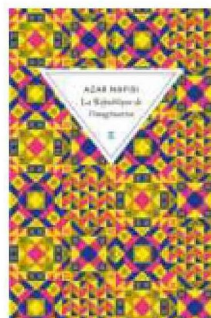


SÉLECTION

UN LIVRE 

LA RÉPUBLIQUE DE L'IMAGINATION

AZAR NAFISI



C'est le genre de texte auquel on aimerait donner six ou sept petits cœurs, voire une dizaine. Alors que le film adapté de *Lire Lolita à Téhéran*, la magnifique autobiographie qui a fait connaître Azar Nafisi il y a vingt ans, est en salles depuis quelques jours, les éditions Zulma publient un autre chef-d'œuvre de l'autrice iranienne. Activant la même exigeante érudition que ses précédents livres, *La République de l'imagination* explore pour le coup les grands textes de la littérature américaine, à la recherche de ce en quoi la fiction peut forger une nation bien davantage que la réalité. Écrites sous la première ère Trump, sur fond de pandémie de Covid, ces pages défendant bec et ongles la littérature contre ceux qui la jugent inutile résonnent féroce-ment dans l'esprit du lecteur de 2025, en un audacieux et vibrant plaidoyer. ■ **H. H.**
 Éd. **ZULMA**, 384 P., 10,95 €.



le poche de la semaine



La République de l'imagination
★★★★★
AZAR NAFISI
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Hélène Dumas, Zulma, 384 p., 10,95 €

A la base de toute vie était la fiction

« L'imagination est plus importante que le savoir », disait Albert Einstein : « Le savoir est limité. L'imagination englobe le monde. » L'autrice, professeuse iranienne de langues, sait de quoi elle parle : dans une autre vie, elle a fait *Lire Lotita à Téhéran* à ses étudiantes rassemblées clandestinement dans son appartement, car elle est convaincue de la force supérieure de la fiction. La fiction « nous rappelle la puissance du choix individuel. Le choix que doit faire au moins un des protagonistes est au cœur de tout roman, et c'est ce qui permet au lecteur ou à la lectrice de se souvenir qu'il ou elle peut décider de devenir lui-même, ou elle-même, d'aller contre ce que ses parents, la société ou l'Etat lui dit de faire et suivre le battement sourd mais vital de son cœur ». Elle avait toujours perçu les Etats-Unis comme *La République de l'imagination*, et s'y exilera dès 1997. Mais près de vingt ans plus tard, elle constate que les Etats-Uniens ne lisent plus. Ce ne sont même plus les livres matériels qui sont menacés d'auto-dafé, mais les lecteurs qui ont déserté la lecture. « Il n'y a pas que les librairies et les bibliothèques qui disparaissent, mais les musées, les théâtres, les centres de spectacles, les écoles d'art et de musique » et elle s'en alarme car « la façon dont nous considérons la fiction reflète celle dont nous nous définissons en tant que nation. Les œuvres d'imagination sont les canaris des mines de charbon, c'est à leur aune qu'on évalue la santé de toute une société ». Les Etats-Unis sont malades de leur matérialisme, or « si nous avons besoin de fiction aujourd'hui, ce n'est pas pour échapper à la réalité ; c'est pour y revenir avec un regard neuf ». Azar Nafisi décide alors de faire redécouvrir à ses étudiants les fondements des Etats-Unis sur base de trois à quatre livres, dont *Les aventures de Huckleberry Finn* (Mark Twain), qui identifie le bonheur à d'autres valeurs que le pouvoir ou l'argent, jusqu'à la *Chronique d'un pays natal* de James Baldwin, « diseur de vérités » inconfortables, source d'un trouble de la tranquillité fort utile au moment où la censure est presque à la mode sous prétexte d'éviter d'événements « traumatiques » au lecteur. Bien entendu, toute ressemblance avec les déboires de la culture belge serait purement fortuite. A.L.

ROMAN



Elsa
★★★★☆
ANGELA BUBBA
Traduit de l'italien par Florence Courriol-Seita
Héloïse d'Ormesson
416 p., 23 €
ebook, 15,99 €

Angela Bubba suit au plus près la vie de l'écrivaine mais s'offre la liberté du roman : « Elsa ».

PIERRE MAURY

Un simple prénom pour titre du roman d'Angela Bubba, *Elsa*, suffit à éveiller de puissants échos si on a lu, à la parution de sa traduction en 1977 ou plus récemment, *La Storia*, qui avait fait passer Elsa Morante du statut d'autrice respectée dans son pays, l'Italie, à celui de best-seller international. Prudente, l'édition française de cette fiction biographique précise, en couverture : « Elsa Morante : le roman d'une vie prodigieuse », ce qui, en associant un pays, un genre et un mot, « prodigieuse », fait appel au souvenir d'un succès plus récent, et sans aucun rapport. Mais les appels subliminaux sont efficaces, nous disent les lois du marketing. Admettons. Et passons à l'essentiel.

Tout au long, on le sentira très documenté autant que libre dans les interprétations que fait elle-même Elsa Morante, héroïne de roman et partiellement narratrice, de son existence autant que de ses travaux d'écriture dont elle est à la fois fière et très critique. La marque d'une exigence dont elle ne se départira jamais.

Les deux premières pages, en italique, inaugurent un procédé qui reviendra souvent : Elsa se confie, s'observe, mesure le chemin qui la conduit de la vie à l'écriture : « Mon cœur aussi est blessé, je peux clairement le voir, il vibre de la caresse d'un dard brûlant. Puis il prend la forme d'un encrier, une petite plume y trempe sa pointe et le déchire avec dévotion. Il y a de l'encre partout, une traînée d'étoiles dans l'espace. »

Ces textes-là n'appartiennent pas à la chronologie que suit le reste de l'ouvrage, on en veut pour preuve une table des matières qui, reprenant comme il se doit les titres des chapitres, est une simple énumération de

dates, entre 1922 et 1985. Elle a dix ans au début, son enterrement occupe le chapitre final. Ou presque, puisqu'elle reprend la parole ensuite, et ce n'est pas la seule fois où nous sommes confrontés à une voix d'outre-tombe. En 1931, elle a avorté du fils qu'elle ne voulait pas avoir et celui-ci, Arturo, aura été présent de loin en loin pour d'étranges conversations ou dans *L'île d'Arturo*, son deuxième roman.

La nature présente avec force

Elsa Morante avait épousé Alberto Moravia en 1941. Une époque peu propice à une vie paisible, car l'écrivain rendu célèbre par *Les indifférents* dès 1929 était un opposant à Mussolini et risquait l'arrestation à chaque instant. D'où la fuite dans des refuges précaires mais au plus près d'une nature qu'Angela Bubba rend présente avec force.

Il ne suffit cependant pas de partager la même occupation, l'écriture, pour assurer la pérennité d'un couple. Souvent, Elsa trouvera Alberto trop convenu, embourgeoisé, et ses méthodes de travail trop éloignées des siennes pour une organisation sereine de leur petit noyau familial. L'attitude de Moravia devant les aventures de son épouse, qu'il s'agisse de Visconti ou d'un peintre américain, le grandit cependant.

Elsa, le roman, n'épuise pas le mystère de la création. Mais l'approche parfois, comme au moment où paraît *La Storia*, à travers une conversation qu'Elsa a avec Alberto (ils sont séparés depuis douze ans) qui lui dit : « Tu as un sens désespéré de l'épopée, surtout de l'épopée du quotidien. Ta littérature est tout à la fois tragique et familiale. » Une des répliques d'Elsa sent l'argument définitif : « Ma vie est un poème. » Et ce poème, Angela Bubba l'a parfaitement restitué.



Angela Bubba : un roman très documenté autant que libre. © ANTONIO BARRELLA

S
Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages de ce livre sur notre site.

NOUVELLES



Quelle importance
★★★★☆
MICHEL LAMBERT
Quadrature
124 p., 18 €

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Les personnages des nouvelles de Michel Lambert sont loin d'être des héros. Ce sont des gens ordinaires, des gens qui souffrent, des gens qui sont inconsolables. Des hommes pour la plupart, qu'on imagine bien déambuler dans les rues grises des villes en pardessus ou imper et coiffés d'un chapeau inamovible, marchant sans cesse pour arpenter le monde, pour faire s'enfuir leurs idées aussi grises que les villes, bien qu'on se demande parfois s'ils ne se complaisent pas dans les souvenirs agréables pour éviter de se rappeler les carrefours mal pris, les routes mal gérées, les destinations décevantes.

En dix nouvelles étalées sur trente ans d'écriture, Michel Lambert nous parle de la solitude des êtres, de leur lassitude, de leurs silences ou de leurs paroles banales. Des êtres qui ne parviennent plus à se connecter avec les autres, épouse, ami, famille. Et qui fanfaronnent, qui se retranchent dans l'ironie ou la causticité, qui se taisent. Des êtres qui font souvent semblant d'y croire encore, sans doute parce qu'il n'y a guère d'autre issue. Sinon il faudrait prendre conscience de ses blessures. Et avoir insoutenablement mal.

Des instants d'existence

Alors on emmène sa femme dans d'interminables promenades en voiture (*Une promenade parfaite*), on est bête-

La violence sourde du temps qui passe

Les nouvelles de Michel Lambert sont de petits bijoux de nostalgie de moments passés, de regards crus dans le miroir, de souvenirs brûlants mais presque oubliés.

ment jaloux et donc insupportable (*Le manteau bleu*), on renoue idiotement avec des amis oubliés (*Les couleurs de la neige*) et on méprise un ancien ami dans la dèche (*Quelle importance*), on

joue avec sa sœur et son frère plus vus depuis des lustres (*Nous trois*), on s'offre une jeune prostituée comme pour passer le temps (*Le carillon*)...

Michel Lambert capte ainsi des ins-



tants d'existence. D'une écriture subtile, juste, qui laisse entrevoir sans jamais ouvrir complètement la porte. Il reste des mystères dans ses histoires, et c'est très bien ainsi. Cela nous permet de ne pas refermer notre imagination et de nous laisser errer dans des volutes de rêves suscités par ces destins étroits. Et d'inventer la suite.

Bien sûr, ces nouvelles se teintent de grisaille, de fêlures, comme un vieux mur lézardé. Mais il reste des fragments d'humanité dans ces vieux murs. Des émotions fortes les parsèment, même si elles viennent du passé, car c'est maintenant qu'elles soulèvent encore la poitrine. Pour un instant seulement, peut-être, mais cet instant est vécu, intensément. Et puis, si nous ne sommes que des miettes face au grand tout de l'univers, que des flocons de neige balayés par le vent, que des cirons, comme disait Pascal, nous sommes. Et malgré notre fragilité, c'est déjà quelque chose. Et il y a le ciel bleu au-dessus de nos têtes...

Michel Lambert, l'écrivain du fragile. © PIERRE-YVES THIENPONT.

S
Avec Le Soir et Premier Chapitre
lisez les premières pages de ce livre sur notre site.



Le choix des journalistes du groupe Centre France

jean-baptiste andréa. Veiller sur elle . « Oui, mais moi souvent je n'aime pas les Goncourt. » On connaît ce doute. Mais, là, aucun risque. D'abord parce qu'il vous en coûtera moins de dix euros. Ensuite, parce que ce Goncourt-là se déguste comme un bonbon. Il y a d'abord la plongée dans une époque ancienne, dans l'Italie profonde, qui vous nappe comme un plaid. Il y a ensuite cette histoire d'amour qui vous transperce. Ces inégalités sociales qui maintiennent la colère. Et cette sage qui traverse le temps comme elle traverse votre tête pour ne plus en sortir. Donc, on achète.

(éd. Poche, 9,70 ?)

Azar Nafisi. La République de l'imagination . Cet essai intelligent et sensible est une lecture nécessaire. Peut-on comprendre un peuple à travers sa littérature ? L'Iranienne exilée aux États-Unis, auteure de Lire Lolita à Téhéran , évoque ici de grands romans américains, qu'elle interroge, associant ses réflexions à ses souvenirs. Plutôt que d'opposer la littérature de différents pays, elle plaide pour ce qui unit auteurs et lecteurs, l'audace, la curiosité, l'indépendance d'esprit, le goût du rêve Une exigeante République de l'imagination à défendre (traduit de l'anglais par Marie-Hélène Dumas, Zulma poche, 384 pages, 10,95 ?).

olivier bal. La meute . Des hommes influents sont assassinés aux quatre coins de la France. Enterrés vivants, ils meurent étouffés. L'enquête s'oriente vers la piste terroriste. En même temps, à Paris, des cadavres de réfugiés, lacérés, sont retrouvés. Alors que rien ne semble relier ces deux affaires, les enquêteurs Sofia Giordano et Gabriel Geller, abîmés par la vie, vont pourtant trouver un point commun. Pour vérifier leur intuition, Sofia va devoir infiltrer la Meute. Et pour cela, franchir des épreuves initiatiques terrifiantes Un roman qui prend aux tripes. (Éditions Pocket, 528 pages, 9,90 ?)

céline ghyss. Jules Verne contre Nemo . Amiens, 1882. La ville est sous le choc après plusieurs meurtres sordides commis par Nemo, un tueur en série qui signe ses crimes en référence au célèbre personnage de Vingt mille lieues sous les mers . Jules Verne, justement, se retrouve bien malgré lui pris dans cette enquête menée par un commissaire et un journaliste. Agrémenté de très nombreux éléments historiques on s'y croirait ! , servi par une plume alerte et des chapitres ramassés, ce récit vous tiendra en haleine, tellement que vous aurez terminé le livre avant même de l'avoir posé. (Ed. Mon Poche, 357 p., 9,10 ?)

Lize Spit. Je ne suis pas là . C'est une course contre la montre, sans repos de la première à la dernière page. Onze minutes, le temps, pour Léo, de pédaler jusqu'à chez elle pour s'assurer que son compagnon Simon n'a pas commis l'irréparable. Le temps pour elle de remonter le fil de leur histoire et des mois de folie qu'ils viennent de partager. Car Simon est fou, malade de ses troubles bipolaires qui le rendent peu à peu invivable et absent à sa propre existence. Un récit haletant qui explore la maladie mentale avec force et sensibilité. (traduit du néerlandais, Belgique, par Emmanuelle Tardif ; Babel, 592 pages, 11,90 ?)

Cécile Baudin. La constance de la louve . Un étudiant en médecine est retrouvé mort de froid et d'épuisement au pied de l'asile d'aliénés où il oeuvre, en cet hiver 1835, dans une Lozère encore traumatisée par la bête du Gévaudan. Le juge de paix de Saint-Alban, Victor Chastel, lieutenant de l'ovétoire, ne croit pas en une mort naturelle. Toujours accompagné de son chien-loup, il enquête, aidé par Marianne et Constance, un duo féminin détonnant pour l'époque. Et finit par déterrer les secrets des notables locaux. Un roman historique haletant, dont les personnages sont aussi atypiques qu'attachants. (Éditions 10/18, 432 pages, 9,50 ?) .

Blandine Hutin-Mercier